

Passant la main à travers l'épais feuillage, Alberto attrapa un citron et le fit tourner sur sa tige pour le détacher. Le fruit charnu était aussi gros que son poing. Il en inspecta les pores cireux, puis le porta à ses narines pour le reniffler. Satisfait, il le plaça dans son panier à côté des grappes de muscat.

Avant de partir, il jeta un dernier regard à ses plantations : les citronniers et les amandiers dont les branches noueuses ployaient sous les fruits ; les rangées de vignes solidement enracinées dans la terre poudreuse ; et, un peu plus bas, à l'ombre fraîche des pins, le potager. Ce modeste lopin demandait à lui seul plus de travail que tout le reste du domaine, en particulier quand il fallait apporter l'eau depuis le canal d'irrigation. Mais lorsqu'il cueillait une pleine brassée de fleurs odorantes pour la déposer sur la tombe de sa femme, il savait que ce jardin-là serait la dernière chose à laquelle il renoncerait.

Quand son épouse était encore vivante, ils avaient coutume de faire ensemble le tour du petit domaine. Tout au long des trois kilomètres qu'ils parcouraient côte à côte, elle babillait gaiement à propos des enfants ou des touristes étrangers chez qui elle faisait des ménages. Mais ces derniers temps, les articulations d'Alberto le faisaient souffrir, et il n'avait plus la même vitalité. C'est à contre-

cœur qu'il avait accepté la mobylette qu'une de ses filles et son mari lui avaient offerte. « La teuf-teuf à Apu », comme l'appelait le garçon, Alberto s'en servait régulièrement pour venir inspecter ses champs ou se rendre en ville, à l'occasion. Le vieil homme arrima son panier au porte-bagages, releva la béquille d'un coup de talon et enfourcha son engin. Il pédala brièvement pour mettre le moteur en route, puis s'engagea lentement sur la route.

Tout en roulant à petite vitesse, Alberto planifiait la récolte des citrons et des amandes. Son petit-fils et lui allaient faire la tournée des cafés et des restaurants du front de mer pour vendre leur récolte. Il avait dit à sa fille qu'il avait besoin du garçon pour l'aider pendant les vacances scolaires, mais elle savait bien que ce n'était pas la seule raison. Arrivé au village, il gara sa mobylette dans l'allée privative, ferma la grille à double tour, puis gravit l'escalier qui menait à son logement. À sa grande surprise, la porte palière était ouverte. Pourtant, il n'attendait pas Tino avant le week-end prochain.

Il fallut un moment à ses vieux yeux humides pour s'habituer à la pénombre fraîche du séjour. Sa fille était assise à la table et tortillait nerveusement un mouchoir blanc entre ses mains. Debout à côté d'elle, son fils se tenait immobile comme une statue et fixait son grand-père de ses grands yeux bruns.

Alberto sourit gentiment au garçon, qui sembla se détendre un peu.

La voix du vieux était rocailleuse, mais ses paroles étaient douces.

— Rosa ? Que se passe-t-il ?

— Juan Carlos a eu un accident, répondit sa fille, gênée.

Alberto vint s'asseoir en face d'elle, faisant craquer la chaise paillée sous son poids.

— Juan Carlos ?

Rosa hochla la tête et fondit en larmes. Le garçon lança un regard inquiet à sa mère. Alberto regretta que sa femme ne soit pas là. Elle savait toujours quoi dire dans ces moments-là. Elle vous tapotait la main pour exprimer sa sympathie. Mais ces petites marques d'affection étaient inconnues d'Alberto, et il attendit que sa fille se ressaisisse.

Enfin, elle s'essuya les yeux et se moucha.

— Il y a eu une explosion, expliqua-t-elle. La chaudière de monsieur Medina. Personne ne comprend ce qui s'est passé. Juan Carlos a l'habitude des vieilles installations.

Alberto hochla la tête et attendit que sa fille continue. Le garçon était tellement immobile et silencieux qu'on aurait presque oublié sa présence.

Rosa inspira profondément et ajouta :

— Il est à l'hôpital. Il a été salement brûlé. Pour l'instant, son état est stable mais sérieux. On en saura plus demain matin.

— Ton mari est un homme robuste, dit Alberto aussi doucement que le lui permettait sa grosse voix.

Sa fille soupira :

— Je sais, papa. Mais je veux passer la nuit là-bas, à son chevet. Sa mère est à l'hôpital en ce moment, et moi, je vais y retourner. Mais ce n'est pas un endroit pour les enfants.

Alberto regarda son petit-fils et sourit.

— Oh ! mais il peut rester ici, bien sûr.

— Je n'ai pas eu le temps de lui préparer un sac. Mais vous pourriez aller chercher ses affaires chez nous...

Alberto secoua la tête.

— C'est inutile. Ne t'en fais pas pour lui. Et maintenant, cours rejoindre ton mari.

Rosa regarda son père et esquissa un sourire.

— Merci.

Alberto se leva, posa sa grosse main calleuse sur l'épaule de son petit-fils.

Rosa se leva à son tour, puis se tourna vers son fils, qui s'effondra dans les bras de sa mère et enfouit son visage dans ses boucles brunes. Elle l'étreignit quelques instants, puis, battant des paupières pour refouler ses larmes, lui fit un grand sourire.

— Et maintenant, Tino, il faut me promettre d'être gentil avec Apu. Ne t'inquiète pas pour papa. Grand-mère et moi allons veiller sur lui ce soir.

Elle se tourna ensuite vers son père et déposa un petit baiser sur sa joue mal rasée.

— Merci, papa, murmura-t-elle.

Quand elle eut quitté l'appartement en refermant la porte derrière elle, le vieil homme vit son petit-fils se raidir. Vite, il s'empara de son cabas et emmena Tino à la cuisine. Il sortit le citron du sac et plaça le raisin dans l'évier. D'instinct, l'enfant ouvrit le robinet pour rincer le muscat.

Alberto sortit le pain qu'il avait acheté au village ce matin-là. Il en coupa le quignon, prit une plaquette de chocolat dans le placard, cassa quelques carreaux qu'il enfonça dans la mie. Puis il alluma le gril de sa vieille cuisinière, ouvrit la porte du four et plaça la baguette sur la lèchefrite.

Le garçon avait fini de rincer les fruits. Alberto lui passa un torchon pour qu'il les essuie pendant qu'il mettait la bouilloire à chauffer. Tino alla chercher un saladier et y déposa délicatement les grappes de raisin.

Alberto prépara un thé léger agrémenté de lait et de sucre pour son petit-fils, et un café bien fort pour lui-même. L'enfant alla s'asseoir à la table de la salle à manger pour boire son thé. Alberto sentit deux grands yeux sombres qui le suivaient lorsqu'il retourna à la cuisine pour sortir le pain du four.

Insensible à la chaleur, il enveloppa la baguette toastée dans une serviette en papier et la tendit au garçon. Tino la prit en hésitant, comme s'il n'était pas sûr d'avoir faim. Puis l'odeur subtile du chocolat fondu effleura ses narines et il commença à grignoter le pain croustillant.

Alberto sirotait son café tandis que son petit-fils soufflait sur la croûte chaude avant d'y planter ses dents. Le vieil homme se rappela l'unique fois où il avait mangé du pain au chocolat quand il était enfant, une gâterie toute simple mais revigorante.

Laissant le garçon finir son goûter, Alberto se leva et traversa le petit appartement jusqu'à la salle de bain, qui se trouvait à l'autre bout du couloir. Il ouvrit grand les robinets et, tandis que l'eau teintée de rouille s'écoulait dans la baignoire, il fouilla dans l'armoire à pharmacie. Elle était quasiment vide : un rasoir et de la mousse à raser, une brosse à dents et du dentifrice, un flacon de cachets d'aspirine, et du bain moussant qu'il réservait pour les visites de son petit-fils.

Quand l'eau commença à s'éclaircir, il ferma la bonde et versa un peu de bain moussant dans la baignoire.

Lorsqu'il revint dans la salle à manger, le garçon avait fini son pain et gardait sa tasse de thé entre ses mains.

Alberto caressa doucement la tête du garçon.

Tino se tourna légèrement pour regarder son grand-père.

— Ça va aller ? lui demanda le vieil homme d'une voix rauque.

— Oui, Apu, répondit l'enfant en s'efforçant de sourire.

— C'est bien. Et maintenant, finis ton thé. Tu vas prendre ton bain.

Propre comme un sou neuf, le garçon grimpa dans le lit. Il portait le haut du pyjama rayé de son grand-père. Le

vieil homme le borda, puis déploya une couverture légère par-dessus le drap.

— Apu ? murmura l'enfant.

— Oui.

— Il va mourir, papa ?

— Je n'en sais rien, répondit Alberto après une courte pause.

Alors que sa fille avait tendance à dédramatiser les situations difficiles, lui avait toujours répondu avec franchise à ses enfants.

Les grands yeux sombres du garçon cherchèrent son regard.

— Je ne suis pas médecin. Mais ceux de l'hôpital vont tout faire pour le guérir.

— Mais est-ce qu'il va se remettre ? insista Tino.

— Ton père est un brave homme. Et il lui reste encore beaucoup de choses à faire. Comme de te regarder grandir. Je sais qu'il va se battre de toutes ses forces pour s'en sortir, dit Alberto.

Le garçon hocha la tête, pensif.

— Apu ?

— Oui.

— Tu avais quel âge quand ton papa est mort ?

La question de son petit-fils le prit de court. Il resta un instant sans voix.

— Je n'en sais rien, finit-il par répondre.

— Pourquoi ?

— Eh bien..., c'était pendant la guerre...

— L'Espagne était en guerre ? Contre qui ?

— Contre elle-même, expliqua le vieil homme.

— Comment c'est possible qu'un pays se fasse la guerre à lui-même ?

— Quand les gens ne parviennent pas à se mettre d'ac-

cord, il arrive qu'ils se battent. On a bien dû vous apprendre ça à l'école.

Tino hocha la tête.

— Il y a des gens qui prennent parti pour une certaine personne et d'autres pour une autre.

Le garçon recommença à hocher la tête.

— Disons que, dans ce cas précis, c'est le pays tout entier qui était divisé en deux camps.

— Et qui est-ce qui était du bon côté ?

— Ce n'est pas aussi simple. C'était une lutte entre les riches et les pauvres. Entre ceux qui croyaient en Dieu et ceux qui n'y croyaient pas. Entre ceux qui étaient pour la tradition et ceux qui voulaient plus de modernité.

— Moi, j'aurais été dans le camp des gens pauvres et qui croyaient en Dieu, dit l'enfant.

— Dans ce cas, tu aurais été des deux côtés, dit le vieil homme.

— Comment ?

— C'est la vérité. À cette époque-là, l'Église était très riche et puissante. Les ouvriers et les paysans voulaient que ça change ; ils voulaient posséder leurs propres terres et de meilleures conditions de travail. Mais l'Église n'était pas d'accord. Et c'est ainsi qu'ils se sont retrouvés dans des camps adverses durant la guerre.

Tino secoua la tête. Il n'arrivait pas à comprendre.

— À l'époque, la décision ne semblait pas difficile à prendre. Soit on était pour la liberté – contre la misère, contre les patrons qui exploitaient les travailleurs et contre l'Église –, soit on était pour la tradition et on voulait un gouvernement autoritaire qui veille à ce que rien ne change.

— Et qu'est-ce qui s'est passé ? Qui a gagné ?

— Les gens qui ne voulaient pas de changement. Un homme appelé le général Franco a gagné la guerre.

— C'est toujours lui qui gouverne ?

— Non. Franco est mort il y a longtemps, et l'Espagne a beaucoup changé depuis.

— Apu ?

— Oui.

— Tu étais de quel côté ?

— Moi, j'étais un enfant. Je n'étais dans aucun camp.

— Mais tu préférerais sûrement un camp plutôt que l'autre.

— Bah, fit Alberto, pensif. J'étais dans un orphelinat tenu par l'Église, qui disait que tous ceux qui ne croyaient pas en Dieu étaient mauvais. Mais quand la guerre s'est achevée, j'ai travaillé avec des paysans et des ouvriers qui s'étaient battus dans l'autre camp. Je savais ce que c'est que d'avoir faim et je peux comprendre que les gens veuillent se battre pour avoir une vie meilleure.

— Mais, Apu, tu ne peux pas être des deux côtés à la fois. Le vieil homme soupira.

— Je suis contre la violence, mais si j'avais dû me battre, je pense que j'aurais été dans le camp des *Rojos*.

— Les *Rojos* ? Qui est-ce ?

— Les républicains. Ceux qui voulaient que les choses changent.

— Mais pourquoi les *Rojos*, Apu ? Pourquoi eux ?

— J'ai le sentiment que c'était eux, les bons. Quand il faut prendre des décisions difficiles, tu peux soit écouter ta raison, soit écouter son cœur. Comme je ne suis pas très instruit, j'écoute mon cœur.

Le vieil homme sourit au garçon, déposa un baiser sur son front.

— Et maintenant, il est l'heure de dormir.

— Mais, Apu, tu ne m'as pas répondu pour ton père.

— Je n'ai rien à dire. Il est probablement mort pendant la guerre. Comme beaucoup de gens.

— Probablement ?

— Je n'en sais rien.

— Tu ne sais pas quand ton papa est monté au ciel ?  
demanda l'enfant.

— J'ai été élevé dans un orphelinat et je n'ai gardé aucun souvenir de ma vie d'avant. C'est comme si ma mémoire était une ardoise qu'on avait effacée. J'aimerais me rappeler, mais je n'y arrive pas. Pas un visage, pas un nom. J'ai essayé de faire des recherches, mais de nombreux registres ont été détruits durant la guerre.

— Tu avais quel âge quand tu es allé à l'orphelinat ?

— Ton âge peut-être ? Je ne sais pas.

— Comment ça ? s'étonna le garçon.

Il secoua la tête, perplexe.

— Je sais en quelle année je suis entré à l'orphelinat.  
Mais pas quand je suis né.

Tino réfléchit un moment, les sourcils froncés.

— Tu veux dire que... tu ne sais pas quel âge tu as ?  
Même maintenant ?

— Non.

— Et tu ne connais pas la date de ton anniversaire ?

— Non, répondit Alberto. Je n'ai pas d'anniversaire.